

LA GRANDE ILLUSION

MANUEL DE PUBLICITÉ

JEAN RENOIR présente la nouvelle version intégrale de



LA GRANDE ILLUSION



Je m'appelle Jean Renoir. Je suis le metteur en scène de « LA GRANDE ILLUSION » qui va être bientôt projetée sur cet écran. J'ai demandé à la direction de cette salle de bien vouloir m'autoriser à remplacer l'habituel film-annonce par quelques minutes de conversation. Cela me fait plaisir de vous présenter moi-même les acteurs, ou plutôt les photographies des acteurs à qui je suis redevable en grande partie de tous les éloges et honneurs qui ont été décernés à ce film dans les pays les plus divers. Même en Italie fasciste, où le film était interdit, nous avons décroché à Venise la coupe du Jury International, prix inventé exprès pour éviter d'avoir à nous donner la coupe Mussolini.

La copie complète et sans coupure que vous allez voir est d'ailleurs tirée d'un négatif saisi par les Allemands, prise de guerre, et retrouvée par les services cinématographiques de l'armée américaine à Munich : reprise de guerre. Grâce à cette heureuse circonstance, nous sommes à même de vous présenter « LA GRANDE ILLUSION » dans sa version absolument intégrale. Ceux d'entre vous qui connaissent le film l'ont certainement vu dans une version très incomplète.

L'histoire de « LA GRANDE ILLUSION » est rigoureusement vraie et est un amalgame de récits de plusieurs de mes camarades de guerre — je parle évidemment de celle de 1914 — principalement ceux de Pinsard. Pinsard était un pilote de chasse, un as ; moi, j'appartenais à une escadrille de reconnaissance. Il m'arrivait d'aller prendre des photos des lignes allemandes. Il m'a plusieurs fois sauvé la vie en intervenant au moment où les chasseurs allemands devenaient trop insistants. Lui-même a été descendu 7 fois, il a été fait prisonnier 7 fois et s'est évadé 7 fois. Ses évasions sont à la base de l'histoire de « LA GRANDE ILLUSION ».

J'ai retrouvé dans un tiroir quelques vieux souvenirs :

Ceci est le premier avion que j'ai appris à piloter au début 1915 : un Voisin. Evidemment ça n'est pas une Caravelle. Le type aux commandes, c'est moi... Le temps passe ! L'appareil sur lequel Gabin et Fresnay se font descendre dans le film par Eric von Stroheim devait beaucoup lui ressembler. Celui-ci est un Nieuport : l'appareil des as de la chasse. C'est l'appareil que pilotait Pinsard. Mon Dieu que le temps passe !

Excusez-moi si j'insiste encore sur l'authenticité des faits relatés dans « LA GRANDE ILLUSION » mais certaines scènes, surtout celles décrivant les rapports des Français et des Allemands peuvent surprendre. C'est qu'en 1914 il n'y avait pas encore eu Hitler. Il n'y avait pas eu les Nazis qui ont presque réussi à faire oublier que les Allemands sont aussi des êtres humains. En 1914 l'esprit des hommes n'avait pas encore été faussé par les religions totalitaires et par le racisme. Par certains côtés cette première guerre mondiale était encore une guerre de Messieurs, une guerre de gens bien élevés, j'ose presque dire une guerre de gentils-hommes : ça ne l'excuse pas. La politesse, voire même la chevalerie n'excusent pas le massacre.



LE COMMANDANT DE LA FORTERESSE ACCUEILLE LES PRISONNIERS FRANÇAIS. Eric Von Stroheim, Pierre Fresnay, Jean Gabin).

Une histoire d'évasion, même passionnante, ne suffit pas pour faire un film. Il faut en faire un scénario. Pour cela Charles Spaak m'apporta sa collaboration. Cette collaboration fut facile et sans histoire. Aux liens de notre amitié s'ajoutait celui de notre foi commune, de notre croyance profonde dans l'égalité et dans la fraternité des hommes.

Maintenant, je vais vous présenter les acteurs du film : Voici Pierre Fresnay et Jean Gabin dans le premier camp où ils furent internés, bien avant leur première tentative d'évasion.

Vous êtes surpris ? Que voulez-vous eux aussi ils ont changé. Le temps passe !

Ça, c'est la distribution du courrier. L'officier belge légèrement en arrière-plan c'est Gaston Modot. A côté de lui c'est Dalio qui joue

le rôle du juif riche et généreux, et Carette qui joue celui de l'acteur.

Sur cette photographie Gaston Modot, Dalio et Dasté sont en train de creuser une galerie souterraine sous le plancher de leur chanbrée. Ils espèrent s'évader par cette galerie.

Là, Gaston Modot lave les pieds de Gabin qui a reçu une balle dans le bras et a besoin de l'assistance d'un camarade.

Et voici Jean Gabin, lieutenant Maréchal dans le film, en cellule pour avoir chanté la Marseillaise à l'occasion de la reprise de Douaumont par les Français.

Ça, c'est la dernière des prisons que nous décrivons. Je l'ai tournée au château du Haut Koenigsburg. Fresnay et Gabin sont en train de comploter une autre évasion.

Et voici le commandant de la forteresse : Eric von Stroheim, ancien as de guerre que ses blessures réduisent au rôle de geôlier. Il explique à Gabin et à Fresnay que dans sa forteresse on ne s'évade pas.

Et maintenant voici Gabin et Dalio se cachant dans les champs.

Là, Gabin s'apprête à se défendre contre celui qui va entrer. Il se trouve que c'est Dita Parlo, une fermière allemande qui, dans notre histoire lui apportera tant d'amour.

La voici avec sa petite fille. Vous voyez comme elle est belle et touchante.

Maintenant Gabin et Dalio tout près de la frontière suisse.

« LA GRANDE ILLUSION » c'est l'histoire de gens comme vous et comme moi, lancés dans cette navrante aventure qu'on appelle une guerre. La question que se pose aujourd'hui notre monde angoissé, ressemble beaucoup à celle que Spaak et moi-même et beaucoup d'autres, nous posions quand nous préparions ce film. C'est pourquoi « LA GRANDE ILLUSION » nous a paru être redevenue d'une actualité brûlante et nous avons décidé de la ressortir.

★ LE SCÉNARIO ★

C'est au cours d'un vol de reconnaissance que de Boeldieu et Maréchal avaient été descendus, puis faits prisonniers. Deux héros, certes, mais deux hommes très différents : de Boeldieu, ancien Saint-Cyrien, avait gagné ses galons de capitaine sur le champ de bataille ; Maréchal, un simple mécano, oubliait qu'il avait été promu lieutenant. Unis par l'adversité, les deux hommes marchaient crânement, courageusement vers leur destin que leur vainqueur, le chef de l'escadrille allemande Von Rauffenstein, essayait, à force de courtoisie, de rendre acceptable. Mais bientôt, les deux captifs étaient évacués dans un camp de concentration. Une vie nouvelle commençait pour eux, incertaine, inquiète ; derrière la bonne humeur voulue de tous ces camarades alliés, français, anglais ou russes, se devinait un sourd ressentiment ; c'est moins la haine qui les conduisait qu'un désir violent d'aller rejoindre les « autres », ceux qui avaient encore le droit de combattre et de mourir pour leur patrie. Ils venaient de tous les pays, mais aussi de tous les fronts. De Boeldieu et Maréchal avaient été accueillis par Rosenthal qui recevait les meilleurs colis et les partageait entre tous, par l'acteur qui faisait de si mauvais calembours, par l'instituteur qui connaissait si mal Paris, par l'ingénieur qui parlait du cadastre... Mais nul ne songeait à sa personnalité d'hier ; ils n'étaient que des hommes, de pauvres diables d'hommes, sans autres joies que celles qu'ils pouvaient créer de toutes pièces.

N'avaient-ils pas imaginé de monter une revue. Une vraie revue comme à Paname, avec l'Acteur comme compère et les « tommies » déguisés en girls anglaises ? Douaumont venait d'être pris... Mais le sourire aux lèvres, on jouerait quand même. Et devant les officiers allemands !

C'est en pleine représentation, alors qu'un violon pleurnichard roucoulait une romance, qu'arriva la nouvelle. Une nouvelle pas comme les autres ! Une vraie bombe : Douaumont avait été repris. Alors tout s'arrêta : les acteurs de jouer, les spectateurs d'applaudir, le violon de grincer. Il y eut un grand et beau silence, comme à l'église pour l'élévation. Puis, brusquement, la même allégresse s'empara de chacun... La « Marseillaise » était chantée par des centaines d'hommes. Une « Marseillaise » étonnante, vraie, dépouillée de toute passion politique et partisane, hachée d'accents étrangers, une « Marseillaise » qui se retrouvait, chant d'enthousiasme, de liberté et de ferveur, un cantique émouvant dont chaque syllabe cravachait les officiers allemands, blêmes et décontenancés. Une « Marseillaise » qui valut bien des jours de cachot...

Malgré les clôtures, les sentinelles, les repréailles, l'espoir ne saurait s'éteindre. Dans une chambrée, avec des moyens de fortune, les hommes creusent un trou ; il exigera des mois de travail atroce, d'anxiété, de danger. Mais qu'importe ? N'est-il pas leur unique espérance, leur vraie raison de vivre ? Une prison, disait de Boeldieu, est faite pour qu'on s'en évade. Encore quelques heures et la grande escapade pourrait être tentée. Mais ce jour-là, il fut décidé que les prisonniers seraient transférés dans un autre camp. Trois fois, quatre fois, de Boeldieu et Maréchal tentèrent encore de s'évader... Aujourd'hui, en franchissant la porte de la forteresse où ils seraient désormais enfermés, allaient-ils abandonner tout espoir ?

Devant eux, Von Rauffenstein, leur vainqueur d'hier, qui, gravement blessé, moribond parmi les vivants continuait à servir son pays en jouant, malgré sa répugnance, un rôle de garde-chiourme. Un Rauffenstein toujours aussi chevaleresque, attiré par la noblesse de Boeldieu, son passé militaire, sa culture, si pareil aux siens, mais aussi inutiles.

« Inutiles », ainsi songeait Boeldieu. Il était le représentant d'un monde désormais inutile. Maréchal, Rosenthal, lui aussi interné dans la forteresse, compteraient davantage demain qu'un de Boeldieu... Crânement, le sourire aux lèvres, en gants blancs, il se sacrifie, il imagine le seul stratagème susceptible de favoriser l'évasion de ces deux camarades. La surveillance des gardiens sera trompée un court moment, suffisamment pour que Maréchal et Rosenthal tentent leur « chance », suffisamment aussi pour que de Boeldieu paye de sa vie leur liberté incertaine.

Et tandis que Rauffenstein qui a tiré lui-même, mesure plus intensément encore tout ce qu'il y a d'illusoire dans cette héroïque mais inutile tourmente, Maréchal et Rosenthal souffrent du froid, de la faim, de l'inquiétude. Atteindront-ils leur but ? Maréchal abandonnera-t-il le « sale petit juif » qui s'est foulé le pied et qu'il traîne derrière lui comme un boulet ? Devant le danger, devant la souffrance du cœur, l'homme oublie ses mesquines querelles, les vrais tempéraments se révèlent derrière les barbes embroussaillées...

Une halte reposante leur est offerte par une paysanne du Wurtemberg, une jeune campagnarde à qui la guerre a tout pris, mari et parents, mais que la souffrance de ces hommes ne saurait laisser insensible. Elle leur offre leur ultime provision d'espoir. A Maréchal, elle apportera même l'amour, un amour inattendu, très pur, doux comme le premier rayon de soleil, parfumé comme le printemps. Mais il faut repartir, retrouver le goût du risque, la crainte de la mort. Ici le paysage n'a pas changé, pourtant c'est la frontière, la Suisse.

Enfin, ils sont libres. Peut-être...

CINÉDIS
présente
JEAN GABIN
DITA PARLO
PIERRE FRESNAY
et
ERIC VON STROHEIM
dans
LA GRANDE ILLUSION
Réalisation de
JEAN RENOIR
Scénario et Dialogues de
CHARLES SPAAK et JEAN RENOIR
avec
CARETTE
PECLET-MODOT
et
DALIO
VERSION INTÉGRALE

Distribution
CINÉDIS

★ INTERPRÉTATION

JEAN GABIN Maréchal
DITA PARLO La Paysanne
PIERRE FRESNAY De Boeldieu
ERIC VON STROHEIM Von Rauffenstein
DALIO Rosenthal
CARETTE L'artiste
MODOT L'ingénieur
PECLET Un soldat
DASTE L'instituteur

COLLABORATION ARTISTIQUE ET TECHNIQUE

Réalisateur JEAN RENOIR
Scénario et dialogues CHARLES SPAAK et JEAN RENOIR
Directeur de la photographie CHRISTIAN MATRAS
Ingénieur du son DE BRETAGNE
Décors LOURIE
Montage MARGUERITTE
Photographe MARTE HUGUET
Musique SAM LEVIN
Directeur de production JOSEPH KOSMA
RAYMOND BLONDY

IL Y A PLUS DE VINGT ANS LA PRESSE ENTHOUSIASTE ET UNANIME SALUAIT LA SORTIE DE "LA GRANDE ILLUSION"

LE POSTE PARISIEN (Radio Critique)

Un beau film, un grand film français va porter aux quatre coins de la France et du monde la preuve de la vitalité de l'art cinématographique français.

P. Basquaise.

L'ECHO DE PARIS

« La Grande Illusion » est tout bonnement un des plus grands films que nous ayons jamais vus... Tout a participé à la beauté de cette « Grande Illusion » : L'art et la technique du metteur en scène Jean Renoir, hercule de l'écran, au souffle puissant, dont les images montent jusqu'au ciel, comme le faisaient jadis celles de l'inoubliable Murnau.

Didier Dais.



DE BOELDIEU VA
SE SACRIFIER
POUR FACILITER
L'ÉVASION DE
MARÉCHAL ET DE
ROSENTHAL.

(Ci-contre Pierre
Fresnay et Jean
Gabin).

LE PETIT PARISIEN

Voici sans conteste une production majeure, une œuvre dramatique de haute tenue, profonde, constamment émouvante, riche en développements psychologiques, en prolongements de toutes sortes, d'un dialogue net, puissant, incisif et qui fait honneur à ces auteurs-réalisateurs... Oui, répétons-le, une des plus belles réussites du cinéma français, on ne fait pas mieux à Hollywood ; un grand... un très grand film qui a les interprètes qu'il mérite.

L'ŒUVRE

... La mise en scène de M. Jean Renoir et l'enchaînement des images sont parfaits. Cette fois, sans restrictions, bravo !

L'ACTION FRANÇAISE

Je pense que « La Grande Illusion » est, jusqu'ici, le meilleur film de l'année.

François Vinneuil.

L'HUMANITE

... Et c'est pour cela que « La Grande Illusion » est un grand film humain qui fait honneur non seulement au cinéma français, mais à l'idéologie française.

Louis Chermet.

LE TEMPS

« La Grande Illusion », dont le succès a été immédiatement foudroyant, doit être salué comme un événement important et extrêmement heureux dans l'histoire de la cinématographie française.

LE FIGARO

« La Grande Illusion », un beau film simple et vrai.

Jean Laury.

PARIS-MIDI

« La Grande Illusion », un film admirable qu'il faut voir... C'est une œuvre d'art, mais d'un art humain, dont tous les spectateurs sentiront la beauté.

Paul Reboux.

PARIS-SOIR

C'est un grand succès pour Jean Renoir... Tout ceci est juste et vrai, et c'est parce que tout est juste que « La Grande Illusion » a réussi.

Pierre Wolff.

L'INTRANSIGEANT

C'est un très beau film français, mâle, dépouillé de toute concession facile, animé du plus pur esprit patriotique, où l'on chercherait en vain des éléments de dissension politique...

René Lehmann.

CE SOIR

Un grand film... Un beau film courageux et fort, un film de Jean Renoir qui fait honneur, une fois de plus, au cinéma français.

Perre Bonnel.

CINEMONDE

De la première à la dernière image, l'intérêt non seulement ne faiblit jamais, mais va crescendo ; le film est orchestré, dirigé. Il s'en dégage une impression inaccoutumée de réalisme puissant, empoignant, dénué de classicisme, de toute orthodoxie.

Maurice Bessy.

MIROIR DU MONDE

Chef-d'œuvre d'humaine générosité, de technique, d'interprétation, de montage, de dialogue, chef-d'œuvre total enfin, tel nous apparaît le dernier film de Jean Renoir « La Grande Illusion ».

LA VIE PARISIENNE

Un chef-d'œuvre sans restriction, telle est l'appréciation qui convient à un tel film.

MARIANNE

« La Grande Illusion » est un chef-d'œuvre cinématographique, j'irai plus loin, c'est une œuvre.

Marcel Achar.

LE CANARD ENCHAINE

« La Grande Illusion » est un film admirablement fait, un film mis en scène avec sérénité par un grand artiste doublé d'un maître artisan... Renoir a fait un grand film qui sert la paix. Et il a aussi fait une œuvre d'art.

Huguette Ex-Micro.



MARÉCHAL ET ROSENTHAL, ÉVADÉS DE LA FORTERESSE, APERÇOIVENT LA FRONTIÈRE SUISSE ET SERONT BIENTOT LIBRES (Jean Gabin et Dalio).

En 1937, MARCEL ACHARD écrivait dans "MARIANNE" :

Il faut en prendre votre parti. Vous allez lire un article enthousiaste. Je sais bien que c'est assommant. Toujours les mêmes adjectifs : superbe, magnifique, remarquable, génial, merveilleux, formidable...

Un article désagréable est bien plus réconfortant avec ses restrictions, ses compliments à double tranchant et ses rosseries enrobées de papier d'argent.

Seulement, je vais vous parler de « La Grande Illusion » et vous ne trouverez rien de pareil dans mon article.

« La Grande Illusion » est un chef-d'œuvre cinématographique, j'irai plus loin : c'est une œuvre. Vous voyez que je n'ai pas l'intention de plaisanter.

M. Jean Renoir est un grand homme de cinéma. Et ne croyez pas que « La Grande Illusion » soit quelque chose dans le genre des « Bas-Fonds ». C'était bien « Les Bas-Fonds ». C'était même très bien. Mais si Renoir nous les présentait maintenant, nous lui dirions :

— « Ah ! non... mon vieux. Après « La Grande Illusion », vous devez faire mieux que ça.

Il y a trois films dans « La Grande Illusion ». Un petit film d'aviation au début, et qui est aussi bien que « La Patrouille de l'Aube » ; un film de prison et qui est aussi bien que « Big House » ; une évasion et qui est aussi bien que celle de « I am a fugitive ». Chacun de ces trois films s'égale au meilleur du genre. Et le miracle est qu'ils sont pourtant originaux, d'une invention et d'une saveur personnelles.

Jean Renoir lui-même a grandi. Son talent s'est éclairci, amplifié. Il a autorisé la lumière à entrer dans son film. Avant, pour qu'un destin l'intéressât réellement, il fallait qu'il fut atroce. En devenant réaliste, Jean Renoir est devenu plus vrai.

Je ne serais pas surpris que « La Grande Illusion », qui est une très belle œuvre, fut aussi un énorme succès. C'est que la qualité du talent y est moins agressive. Et pourtant Jean Renoir n'a jamais été plus hardi. Je pense à la scène où un jeune soldat qui

s'est déguisé en fille voit soudain s'immobiliser tous ses camarades et, mal à l'aise devant le désir qu'il a fait naître, répète machinalement : « C'est drôle... c'est drôle... ». C'est d'une audace, d'une mesure et d'une émotion admirables.

Il faudrait tout citer. Et le film deviendra classique. J'entends déjà les gens s'aborder dans Paris :

- Oh ! la scène du garçon habillé en fille !...
- Et la scène où Carette est asphyxiée !...
- Et la scène de la vache !...
- Et la scène où Gabin et Dario arrivent à se détester !...
- Et la scène du petit navire !...
- Et la scène des Flutes, etc...

On ne peut pas raconter le film. C'est l'histoire de trois prisonniers de guerre. Deux d'entre eux s'évadent parce que le troisième s'est fait tuer pour leur permettre de partir. Mais la tendresse, la drôlerie, le pathétique, la force avec laquelle cette simple histoire est contée sont presque incroyables.

Les grincheux diront : « Hé quoi ? pas de longueur ? pas de mauvais goût ? Pas de réserves à faire ? »

Non, voilà ce qu'il faut se dire. C'est ingénieux, émouvant, comique et presque toujours grand.

C'est mieux qu'un film, mais c'est tout de même toujours un film.

Une innovation à signaler. Renoir fait parler à ses personnages leur langue propre. Les Allemands parlent allemand, sauf quand ils s'adressent à des Français. En souvenir d'Oxford et de clubs de renommée internationale, un junker allemand et un hobereau français s'expriment même en anglais, de temps à autre. Et, bien loin d'être choquant, ce mélange de langages donne au film un accent, une force et une vérité impressionnantes.

Sur la fin du film, Jean Renoir a eu la coquetterie de faire passer une robe de femme. Un Français et une Allemande qui s'aiment pendant la guerre ; sans pouvoir s'exprimer autrement que par des regards et avec la certitude de se quitter après quelques jours ; c'est une grande histoire d'amour et Jean Renoir l'a contée de la façon la plus simple et la plus émouvante.

Dans un film comme celui-là les comédiens sont d'une importance capitale, car ce sont les caractères qui suscitent l'action et non l'action qui crée les personnages.

Jean Gabin est certainement le meilleur jeune acteur français. C'est le plus charmant, le plus sensuel, le plus puissant, le plus redoutable et même le plus comique. Il est, une fois de plus, merveilleux dans le rôle de Maréchal, l'officier aviateur sorti du rang.

Pierre Fresnay n'avait paru un peu affecté et conventionnel dans le rôle d'officier de carrière, mais mon ami René Lehmann m'affirme avoir fait la guerre avec des officiers qui lui ressemblaient tics pour tics, traits pour traits, monnaie pour monnaie.

Dita Parlo n'a jamais été aussi remarquable, si ce n'est peut-être dans « Le Chant du Prisonnier ». On ne peut voir plus de charme étrange et pourtant naturel. Responsable de toute la grâce du film, elle éclate et surprend comme une fleur dans une forteresse.

Marcel Dalió est admirable dans le rôle de Rosenthal. Voici que ce merveilleux acteur conquiert enfin la première place.

Eric Von Stroheim, pourtant « vole le film aux autres », comme disent les Américains. Il est génial et haïssable.

Carette, Peclet, Modot et des Allemands dont je regrette d'ignorer les noms, sont excellents.

Il faut partager presque tous les compliments entre Renoir et son collaborateur Charles Spaak, qui conçut avec lui l'histoire et le dialogue. On reconnaît souvent sa griffe acérée et sa poésie brutale.

On cherchera en vain une tendance politique dans « La Grande Illusion ». Les Allemands n'y sont pas ridiculisés stupidement comme dans « Marthe Richard » ou les films du « 2^e Bureau ». Les Français n'y sont pas sans défauts ni sans défaillances. Les uns et les autres y sont montrés comme des hommes ayant souffert pour que la guerre leur fasse horreur.

Mais ces hommes qui ont des opinions de 1937, savent les exprimer en hommes de 1917. La prise de Douaumont leur apparaît comme un deuil et sa reprise comme une fête.

On dit que Jean Renoir a fait « La Grande Illusion » avec ses propres souvenirs de guerre.

C'est peut-être pourquoi ce film a le charme de tous les vieux souvenirs qui, même les plus horribles, prennent tous, en s'éloignant de nous, une espèce de douceur et de vertu.

LE MATÉRIEL



1 AFFICHE 120x160
1 JEU 20 PHOTOS NOIRES 24x30
COLLÉES SUR CARTON
CLICHÉS TRAIT

CINEDIS

44 CHAMPS-ÉLYSÉES
PARIS

BORDEAUX • LILLE • LYON • MARSEILLE • STRASBOURG • TOULOUSE

VENTE POUR L'ÉTRANGER : FILMSONOR - 44, CHAMPS-ÉLYSÉES - PARIS